

## Éditorial

N° 5  
4 juillet 2018

## DEMONCRATIE

*Démon-cratie* est une « fausse étymologie » que Pierre Bruno a créée en hommage à Socrate dans le numéro 3 de *Barca !* (1994, p. 3). Il précisait : « ...pour mieux accentuer sa désormais nécessité, transitoire peut-être *avant l'invention d'une nouvelle forme politique* » (souligné par moi). Cette exigence d'invention résulte des deux péchés capitaux de la démocratie : d'une part jamais la majorité ne garantira la justesse (ni le rapport à la vérité et même pas l'exactitude) de la proposition adoptée ; d'autre part la démocratie est capable d'imposer, selon le mot de Michel Lapeyre, la « dictature de la majorité », voire le choix majoritaire de l'autoritarisme ou d'un dictateur.

Pour que la démocratie n'aille pas à ces extrêmes néolibéraux, elle se doit de respecter la diversité, le pluralisme et les minorités. Son fonctionnement serait validé par la réussite d'une vie collective où chacun aurait à la fois une place, une liberté d'action et de parole et les moyens de son existence. « La valeur de la démocratie, écrivait encore Pierre Bruno au même endroit, est (...) de ne pas faciliter au démon de chacun de se défiler stoïquement ou lâchement, des affaires de l'Histoire. Quoiqu'on puisse dire de ses tares, le vote prime en elle sur la délégation, c'est sa (..) gravitation, et nul ne peut en renverser le cours. Ni Dieu... ni Marx ». La « délégation », dans cette phrase, désigne les élus subordonnés au vote des électeurs. Sans entrer ici sur un débat autour de la possibilité

ou non de la démocratie directe, force est de constater la pente à confisquer le vote pour au mieux le réserver à un vote entre élus (cf. les épisodes récents autour de la disqualification des référendums en France, en Grèce, en Espagne), et, dans tous les cas, pour s'en remettre au discours du maître (majorité, autoritarisme, délégué) : oui, « les non dupes errent » !

Ceux qui entendent servir le discours analytique ne peuvent pas abandonner leur orientation à un vote majoritaire : le rapport de chacun à la psychanalyse tient à la façon dont il a pu vérifier ou dont il y loge ce qui fait sa singularité. C'est d'ailleurs le bon côté de l'essaimage des associations : il n'est pas sûr que puisse exister une forme associative qui vaille « pour tous ». Jamais la majorité ne viendra garantir que la proposition dans laquelle untel se reconnaît sans doute, préserve le rapport de chacun des autres au réel qui le concerne. Et cette « vérité », il la tient de sa cure. *Préserver cet acquis singulier revient à mettre « la psychanalyse au chef de la politique »*. Il est difficile de se contenter d'une partition – d'un côté la psychanalyse, de l'autre l'association qui rassemble les psychanalystes –, sans rendre impossible et incompréhensible cette « mise au chef ».

Comment le sujet a-t-il été conduit ou peut-il espérer rejoindre ce qui fait sa singularité ? Grâce au transfert. C'est le transfert qui oriente le Démon de chacun. Le transfert s'adresse à un savoir non pas qui réponde, mais troué par ce qu'il est incapable

de saisir comme tel, le réel constitutif du sujet : cet écart entre le signifiant et le réel est celui-là même qu'aucune démocratie ne permettra jamais de saturer. Cet écart est justement un acquis qui se vérifie à chaque cure : « seul le symptôme sait » (Pierre Bruno). L'APJL puis le Pari, ont expérimenté le « supplémentaire » comme modalité qui permet d'interroger le réel qui divise les communautés analytiques en se préservant de croire en être la propriétaire. Le « faire école » donne chance à l'enseignement que chacun, comme analysant, tire de son explication avec ce point qui ne répond pas. Et la passe offre à qui le souhaite le dispositif qui permet de témoigner de cette découverte dans la cure, dont l'analysant décide de faire le support de ce désir avec lequel il ouvre l'expérience psychanalytique à d'autres.

Ce point où se vérifie pour chacun qu'il n'existe aucun Autre susceptible de le réduire à un savoir quelconque donne une *couleur particulière* à ceux que cette découverte rassemble. Il s'agit d'un rassemblement de qui savent l'intérêt du transfert, et qui éprouvent sa résolution à cet endroit. Soulagement du poids de l'Autre et du Surmoi fut-il psychanalytique. Mais comment s'assurer que notre fonctionnement maintienne « ouvert » ce « trou dans le savoir » ? N'est-ce pas encore au transfert que nous devrions nous en remettre – transfert sur le sujet supposé savoir écouter ce qui s'enseigne là parce qu'il donne la preuve de sa capacité à penser ce trou dans le savoir et à fournir à chacun dans la communauté les moyens conceptuels de sa pensée ?

Je sais la formule sujette à polémique : pourtant, elle ne fait que rédupliquer le fait que nous ne parlons d'une part qu'à emprunter les mots de l'Autre, et d'autre part à ne pas répéter, prenant appui sur ce qui, du sujet, ne se laisse pas attraper par le signifiant. Est-ce que notre association ne gagnerait pas à interroger *toutes les questions* du point de vue de ce qui ne peut se dire qu'avec la psychanalyse – faisant sa place au transfert ? Le reste est littéralement « sans intérêt » – ce qui ne veut pas dire inutile, mais décidément dévalorisé et se dérochant ainsi à la jouissance du pouvoir. Ainsi ce reste est à traiter, non par

le pouvoir, mais par l'autorité, celle-ci pouvant s'exercer sans que quiconque ait à renoncer à sa responsabilité.

Certes, le transfert ne se commande pas (« pas de transfert du transfert »), mais nous devons au moins nous assurer d'un fonctionnement qui ni ne l'instrumente, ni n'en cultive la phobie. Et chacun devra veiller à ce sur quoi il ne peut céder sans finalement renier son rapport à la psychanalyse : son « tout, mais pas ça ». Seulement, dans cette formule du symptôme, ce n'est pas le « tout » qu'il convient de privilégier comme une sorte de PGCD (le « plus grand commun dénominateur »), mais la place du « mais pas ça » – à promouvoir. Cela exige que les discussions aient une conclusion analytique et non démocratique, et pour cela qu'elles disposent du temps « qu'il faut ». On le devine, mettre la psychanalyse au chef de la politique, c'est, sur cette limite, renoncer même à la démocratie pour l'éthique : soit la visée qui préserve pour chacun sa capacité d'acte.

**Marie-Jean Sauret**

## Actualités de la délégation du Pari de Lacan

L'année scolaire se termine, les vacances s'approchent. Les activités s'organisent pour l'année 2018-2019. Un calendrier sera envoyé dès le mois de septembre pour les diffuser. Toutefois, ce bulletin étant apériodique, la publication des activités mensuelles du Pari de Lacan n'est pas adaptée. Pour connaître ces dernières, vous pouvez aller sur le blog en cliquant sur le lien <http://leparidelacan.unblog.fr/>.

### Texte introductif à la Ruelle du Pari, par Pierre Bruno.

« Chers collègues,

Je ne suis pas innocent du nom de cette nouvelle instance dont la première session aura lieu le samedi 17 novembre à 16h30, à l'amphi Morel de Sainte-Anne: « ruelle » du Pari. La ruelle est cet espace entre le mur et le lit dans lequel les premières Précieuses devisaient de galanterie, de l'accession des femmes au savoir, et ce qu'on oublie quelquefois, d'une réforme de la langue française (conjointement aux efforts de Malherbe et de Vaugelas). De cette réforme, on a surtout stigmatisé le ridicule, (les yeux = le miroir de l'âme) en passant sous silence la trouvaille de créations plus heureuses qui ont rajeuni la langue et qui sont toujours sur nos lèvres, par exemple: « Le mot me manque ». Lacan a évoqué les Précieuses à la fin de son écrit « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », en notant, outre l'accent porté par elles sur « l'éros de la sexualité féminine », que leur mouvement fut un « véhicule d'information, comme contraire à l'entropie sociale ». Souhaitons que ce dernier trait nous inspire et nous aide à aller à l'encontre de l'entropie psychanalytique, sans pour autant fermer les yeux - Molière avec nous! - sur les risques d'une néo-préciosité qui n'est pas absente du paysage contemporain.

Quant au titre de cette année inaugurale, « Du désir », il va droit au cœur de ce qu'il s'agit de questionner, soit le fait que « désir » deviendra définitivement « un mot sans chose » si nous n'arrivons pas à en articuler le ou les « trottoirs » (cf. la ruelle) qui peuvent en délimiter les enjeux dans la conduite d'une cure, ou d'une vie. Déjà, grâce à Lacan, nous nous confrontons à une première bifurcation, que la langue allemande nous invite à prendre au sérieux entre *Wunsch* et *Begierde* ou *Begehren*. *Wunsch* c'est le souhait, d'origine dans l'interprétation du rêve. Il s'est vite rangé sous son dit « homonyme », soit le désir. A opposer pourtant fantasme et rêve, peut-on parler dans ces deux cas du désir ? Lacan a soulevé cette question, dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*, en notant que cette dialectique, quand elle fait référence à la phénoménologie de Hegel, où désir se dit *Begierde*, est séparée d'une béance de la dialectique freudienne, pour autant que dans celle-ci, au contraire de ce que dit Hegel, il n'y a pas de « ruse de la raison » qui permette au sujet de savoir dès l'origine et jusqu'au bout « ce qu'il veut ». Dès lors, une question s'impose: la psychanalyse n'est-elle pas, sous nos yeux, contaminée par Hegel ?

En ce point précis se trouve l'enjeu de ne pas confondre savoir et connaissance, savoir dont le statut est illustré par la condamnation à mort que l'esclave porte inscrite sur son crâne rasé et qu'il donne à lire sans en connaître « ni le sens, ni le texte ». La comparaison peu évitable entre ce condamné à mort et l'analysant devrait nous éclairer, à condition de ne pas croire que quiconque puisse lire sur son propre crâne !

On aperçoit, je l'espère, quels carrefours d'énigmes, se dessine à partir de ce peu. L'intention est de les traiter dans un « gai savoir », et pour ce, de ne pas procéder

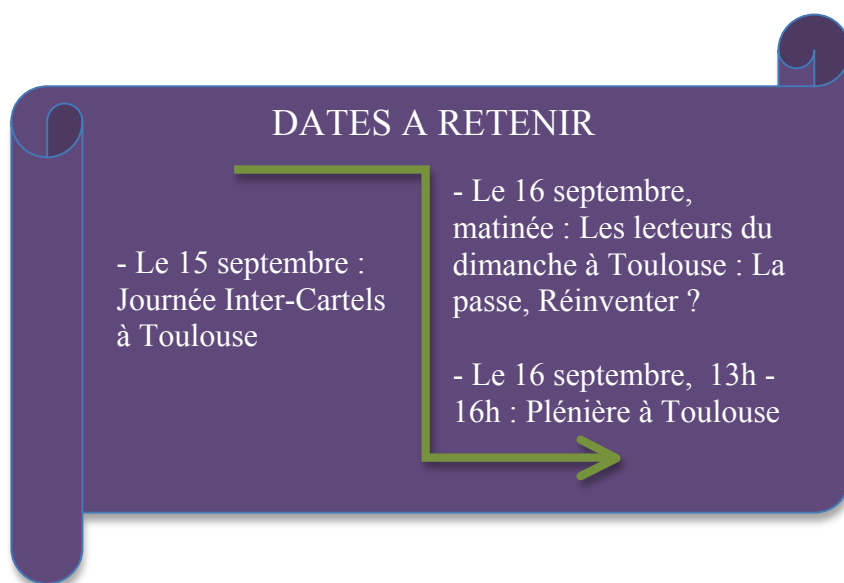
programmatically, mais à chaque session, de conclure provisoirement le débat en choisissant quel éclairage proposer pour la session suivante, à partir sans doute de quelles références, et qui (au pluriel éventuellement) se chargera d'une fois sur l'autre, de présenter le fruit de son « désir de savoir ».

### **La délégation a été saisie de deux propositions :**

- Inscrire en fin de répertoire, à titre de document, les lettres fondatrices de l'APJL, le Paris s'originant de la démarche première de l'APJL à savoir 'une élaboration continue et critique du savoir psychanalytique'.

- Faire un débat sur 'Qu'est-ce que s'associer' ? Reprenant là aussi une discussion sur la logique collective, qui a été ouverte dans les Assises 1 de l'APJL.

La délégation : Pierre Bruno, Sylvianne Cordonnier, Emmanuel Lehoux, Isabelle Morin, Skevi Sakellariou, Véronique Sidoit, Laure Thibaudeau, Chantal Thirion-Delabre.





« L'extériorité intime... ce quelque chose qui est *entfremdet*, étranger à moi tout en étant au cœur de ce moi.... »

L'Éthique de la psychanalyse,  
23/12/59

## L'Étranger ?

### **Aïssa Bakir**

*« Ils ne s'en viennent avec aucun drapeau, oriflamme ou blason, aucune proclamation autre que leur humanité réduite à l'ardente expression de sa force d'agir, sa puissance d'exister ».*

Patrick Chamoiseau.

Sujet délicat, sujet qu'on aborde habillé de précautions. Frilosité mesurée et nécessaire. L'étranger est un thème. On y brode des tournures et des dentelles sur son dos désigné. Il est aussi régulièrement convoqué, évoqué, souvent aux heures sombres de notre histoire. Nous y sommes. Signifiant singulier dont l'étymologie latine « extraneus » nous indique sa provenance. De l'« étrange », qui vient du dehors, de l'extérieur, et qui ne fait pas partie de la famille. Pierre Bruno nous a offert, lors de notre dernière assemblée générale, de mettre à l'ordre du jour d'une plénière la question des « étrangers dans Le Pari de Lacan ». Je ne sais pas si l'offre est belle, elle me semble en tout cas utile.

Ne venant pas de nulle part cette offre faisait suite au bref débat qui a eu lieu durant l'assemblée générale. L'une d'entre nous a pris la parole. Ici je ne pourrais en dire que ce que j'en ai entendu. Pour notre amie il semblait manquer quelque chose dans la référence faite à nos « collègues étrangers ». Trop vague, assurément trop vague. Il manquait alors au tableau une touche essentielle : Être nommé.

Nous connaissons tous cette valeur singulière apportée par une nomination. Dans certains cas, tout aussi particuliers, la « nomination », plus qu'une identité, offre le sentiment d'une existence. Il existe des terres où le faux semblant des distances nous fait croire qu'elles sont lointaines. Tout aussi faussement lointaines une Histoire où « l'étranger » fut régulièrement accommodé aux sauces coloniales. Et que dire de cette parenté, pour y revenir en fin de propos, entre l'étranger, le migrant, le réfugié et la terre, le sol et la langue.

Certains d'entre nous ont connus ou connaissent la guerre. Les ruines apparentes en couvrent bien d'autres. La férocité de l'Histoire entraîne dans sa tourmente plus que les destructions des murs et le ravage des âmes vives.

Elle dé-nomme.

D'une terre en ruine reste à clamer son identité, geste de bravoure faisant face à l'adversité. Quitter une terre en feu fait prendre un risque supplémentaire, celui d'y laisser son nom. Je pense que le « sol » habite la lettre. Ce sol qui, au cœur du sujet même, en fait son être. Un état de guerre ou d'oppression, un état en guerre et oppressant qui, faisant fuir, oblige dans ce « sauve-qui-peut » à n'emporter que l'essentiel : Son nom et sa langue. Caractère en apparence volatile dont la terre de destination tentera d'en « *chasse-trapper* » la force par une désignation commune : « Réfugiés », « Immigrés », « Étrangers ». Vaine tentative car volatile elle ne l'est pas. Constituant plutôt pour le sujet un des traits majeur de sa signature et de la musique qui accompagne, qui rythme, qui

ponctue son corps en mouvement. C'est de la langue qu'on se nomme et par la langue qu'on se situe. D'une terre lacérée à une terre en paix, on peut concevoir de se retrouver, en cette terre hospitalière, le pied sensible et l'oreille aiguisée.

Pour autant si la lettre venant d'orient impose une calligraphie et un mouvement singulier cela suffit-il à imaginer que la lettre, ainsi tracé, prétende à un statut singulier ? La lettre pour s'écrire n'a besoin que de ce qui la constitue, qu'elle soit d'orient ou d'occident. Le trait qui la fait trace suffit à se passer du savant. Isobares vues de l'avion par Lacan dans son retour du Japon : « Il n'y a de droite que d'écriture, comme d'arpentage que venu du ciel ». (Lacan « Lituraterre »). D'une même écriture, d'un même alphabet, la lettre pour chacun signe sa singularité. Nul besoin qu'elle soit d'Orient pour que la calligraphie ne présuppose une pensée en arabesque. La langue qui accompagne son écriture en fait l'habillage.

Etranger, forcément en terre autre. Comme si une règle immuable faisait que jamais nous puissions nous sentir partout « chez nous ». La psychanalyse a-t-elle sur cette question son mot à dire ? Nos cabinets la reçoivent portée par nombre d'analysants : « Se sentir étranger ». Se sentir étranger dans sa famille, se sentir étranger dans son couple, se sentir étranger dans son travail et, souvent, se sentir étranger à soi même. Parfois même de ce que le désir éveille s'en sentir totalement étranger. Quant à « l'étrange » qui traverse son être on peut en être saisi à ne plus s'y reconnaître. Là, sans être d'une autre frontière, on peut se sentir éperdument d'une autre terre. D'une autre terre à s'y perdre. Ayant durant de nombreuses années dirigé un centre d'accueil d'urgence je me souviens, il y a suffisamment de temps pour que je m'autorise à en parler, de cet étudiant se présentant pour être accueilli qui me disait ceci : « Cela fait une semaine que je suis dans la rue et, déjà, je ne reconnais plus le son de ma voix ». Submergé par l'étrange et par l'énigmatique qui fait mystère au point de ne plus s'y reconnaître, au point de ne plus se reconnaître.

De multiples témoignages de ces terribles séismes trouvent asile dans nos

cabinets. Là, l'étrange est en terre d'accueil. Le sujet y dépose cette part d'énigmatique dont il ne peut dire que la force du séisme qu'il en éprouve. Étrange, aussi, peut apparaître pour l'analysant cette présence de l'analyste. Analyste à qui on confie le plus intime mais dont on pourrait dire qu'il nous est étranger. D'une certaine manière qu'il lui fait énigme, mais pour autant l'analysant lui prête, lui suppose, un savoir sur ce dont il se plaint. Qu'il reste étranger devient aubaine puisque ce qu'il lui demande c'est qu'il ne déserte pas à être analyste. Ce qui ne fait pas bon ménage avec en savoir trop sur son analyste. Je me souviens, il y a déjà pas mal de temps, l'appréhension qui m'avait saisi à l'idée d'aller écouter mon premier psychanalyste lors d'une conférence dont il était coutumier. Lorsque je le vis arriver je ne le reconnus pas. Il me sembla être parfaitement étranger à celui qui était mon analyste. A l'évidence ce n'était pas lui. Mon analyste n'était pas celui que j'écoutais dans cet amphithéâtre. Ruse et force du transfert préservant ainsi la nécessaire dimension énigmatique. Et c'est sans doute ces espaces « étrangers » de son analyste qui contribuent pour l'analysant à « construire » son analyste.

Se sentir étranger n'est pas la même chose qu'être étranger. Être étranger se marque du côté de l'être. Venant du sujet cela se dirait d'une sorte d'« être étranger » assumé. Comme une affirmation dont on pourrait rêver qu'elle soit tranquille. Affirmation de celui venant d'un ailleurs qui soutiendrait avec une sereine et forte assurance sur un sol autre un : « c'est ainsi ». Telle pourrait être l'exclamation qui justifierait celle qui suit : « Alors, qu'il en soit ainsi... » Sans venir de très loin, on peut avoir le sentiment de venir d'ailleurs. Mais, sans doute, ce qui fait fonctionner l'alchimie étrange de l'étranger posé comme problématique c'est le surgissement, l'intervention de « l'autre ». De l'autre dans sa certitude. Certitude d'être celui qui est d'ici en toute légitimité. Concernant l'étranger alors beaucoup lui est prêté. Tant du côté de ses supposées intentions que dans ce que l'autre le suppose porteur. Derrida parle d'hospitalité inconditionnelle et absolue comme une rupture même avec l'hospitalité au

sens courant, avec l'hospitalité conditionnelle, celle du droit ou du pacte d'hospitalité. Je le cite « Pour le dire en d'autres termes, l'hospitalité absolue exige que j'ouvre mon chez-moi et que je donne non seulement à l'étranger ( pourvu d'un nom de famille, d'un statut social d'étranger etc....) mais à l'autre absolu, inconnu, anonyme et que je lui **donne lieu**, que je le laisse venir, que je le laisse arriver, et avoir lieu dans le lieu que je lui offre, sans lui demander ni réciprocité ( l'entrée dans un pacte) ,ni même son nom ». Et si « l'universel » d'une hospitalité inconditionnelle n'était que le masque agréable d'une même face? Une sorte de masque affable d'un humanisme proclamé où « n'entrent ici » que ceux ayant consentie à laisser un bout d'essentiel hors du lieu.

C'est de l'autre que l'insistance vient. On pourrait soutenir que l'étranger « bien-venu » ne l'est que du fait de l'invitation à entrer. Étranger devenu débiteur de l'invitation et de la générosité de « l'offre ». Retrouvant ainsi un concept tellement tricoté de l'accueil de cet autre étranger; Étranger à qui on accorde, du haut de notre bonté, un « droit à la différence ». Étranger donc parce que différent. Alors, lorsque des masques tombent et que « la parole se libère » et que, pour les oreilles les plus sensibles, se fait entendre le vol noir des corbeaux, un autre couplet « décomplexé » porteur d'un futur funeste se fait entendre : « Vous voyez donc bien qu'ils ne sont pas comme nous ».

Nous voilà dans une sorte d'envers du discours amoureux. On prête à cet autre qui se présente une intention néfaste et on refuse de cet autre ce qu'on lui suppose. « L'Étranger » ne peut donner que ce qu'il a : Son nom, sa langue et d'où il vient. Mais l'identité ne suffit pas à obtenir le titre de séjour. En quoi une provenance « lointaine » suppose-t-elle une nature étrangère? Consistance particulière pour laquelle la distance l'autoriserait à faire corps.

Reprenons une phrase, accrochée au vol, durant notre assemblée générale. «...Nous, les arabes, c'est un peu particulier, on écrit de droite à gauche ...». La calligraphie par laquelle se dessine la lettre, serait alphabet singulier modifiant même les contours d'une

pensée. Certes la lettre accompagne la langue, mais la langue d'un sujet est-elle la langue de l'autre? Est-il suffisant d'affirmer qu'une même langue parlée fait que nous parlions la même langue ? Tout comme la langue commune fait-elle alors communauté dans la circonvolution de nos pensées? Si, en effet, la langue, et son écriture même, accompagne notre pensée, un usage commun ne fait pas pensée commune. Encore moins une similitude. De Dunkerque à Tamanrasset le singulier s'impose. Il en est de même d'Alep à Damas. Et si dans ce qui fait tronc commun à l'humain était du côté du singulier? Ce qui fait le trait de frontière d'une terre lointaine marque-t-il le périmètre d'une communauté? Ou bien habitons nous une terre littorale, tous autant que nous sommes dans notre propre « espace littoral ». Littorale parce que singulière à chacun et irrémédiablement étrangère à l'autre. Ce littoral « comme ce qui pose un domaine tout entier comme faisant, à un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ceci qu'ils n'ont rien en commun, même pas une relation réciproque ». Fonction commune avec la lettre qui sait se faire elle aussi littorale. Pourtant de la lettre, chacun en a le trait. Trait têtu qui se trempe dans un réel qui en colore ce trait.

Des terres lointaines qu'on suppose distinctes parce que dessinées et séparées par des frontières. De toutes ces ratures faites par l'Histoire marquant une vérité qui serait en deçà. Lui, l'étranger qui débarque, est ainsi « mis à pied » sur un sol qui ne serait pas le sien. Sol fait d'une roche suffisamment hostile pour ne pas que lui vienne la pensée saugrenue de se sentir chez lui. Comme si une frontière privatisait le lieu. Visa obligatoire donc pour cet humain lointain. Je ne parle pas de ces invités pour lesquels on se comporte en parfait hôte. Je parle de ceux dont on dit qu'ils font problèmes. Ceux, immigrés et réfugiés, venu de loin et qui souvent on dû traverser la méditerranée. Cette méditerranée, du bel horizon couchant, se rougissant muette des cris de ceux qu'elle a englouti.

Le sol d'où l'on vient suffit-il à désigner l'étranger?

J'ai eu l'occasion, lors de mon témoignage de passe, de parler de cette

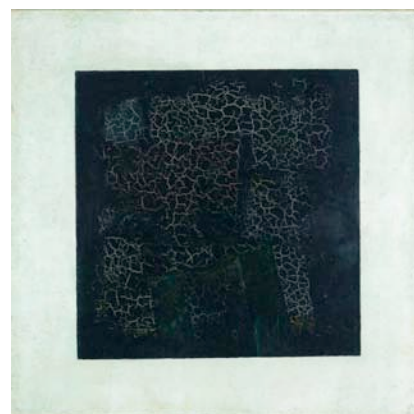
expérience de corps qu'a constitué ce passage d'un inconfort à être tantôt d'une terre et puis d'une autre à la certitude tranquille d'être des deux. L'Algérie, terre lointaine, est une terre d'enseignement. Elle enseigne aussi qu'on peut être d'une terre et y être considéré comme étranger. Un petit tour d'histoire nécessaire. Le double collège institué après la deuxième guerre mondiale en est la preuve. Une voix pour les « européens » équivalait à dix voix pour ceux appelés les « indigènes musulmans ». Une possibilité d'entrer dans le collège « européen » existait pour les « indigènes musulmans » à la condition qu'ils renoncent à leur statut personnel. Ce qui équivalait pour eux au renoncement à leur identité propre, à leur histoire même. La voix minorée mais singulière valait mieux que cette abdication. L'identité revendiquée plutôt qu'une humiliation consentie. On peut mesurer là que le signifiant « musulman », aujourd'hui d'une actualité suffocante, était usité depuis très longtemps et recouvrait bien plus qu'une référence à une religion. Beaucoup s'en réclamèrent en étant parfaitement athée...

« Je suis de cette terre aussi » ce fut la ritournelle qui m'accompagnait sur ce sol Algérien. Opération de corps sans doute, évidence, en tout cas qu'on peut être de tous les territoires. L'étranger Gascon rencontrant cet étranger Breton, étranger Basque rencontrant son frère jumeau, tout aussi étranger. Et que dire de celui entrevu, paraissant si étrange, étranger pour tout dire, qui, l'espace d'un éclair, nous fait entrevoir l'horreur d'être le reflet de notre propre image. « ...Partout où j'ai touché la terre, sur ma route est venu s'asseoir, un malheureux vêtu de noir, qui me ressemblait comme un frère... ». Notre sol, notre communauté ne fait lien que de l'irréductible singulier de chacun. Cet irréductible singulier s'accompagne d'une rencontre entre l'harmonie de la ritournelle et son écriture. Là, la lettre faisant signature singulière qui se réclamerait d'aucune exclusion intime, se forge à la musique de ce qu'on appelle lalangue. La lettre et lalangue font bon-ménage. On pourrait même en risquer une écriture, l'une en périphérie de

l'autre : Lalalettre. Comme une sorte de fond sonore inspirant où la lettre nous porte.

Un sujet ne peut se dire tout, l'échec d'y tenter est lui aussi assuré. Reste la tentative d'en « dentelliser » le littoral. Vague contour du ressac des tentatives, consentir à y échouer n'exclue pas de s'y atteler. La langue peut être commune, on peut, au risque de se tromper, affirmer : « Nous parlons la même langue ». Et si la langue, qui peut être dite « commune » chacun pouvait y trouver son ascendant singulier ? Car si la langue commune existe, celle qu'on appelle la langue maternelle, Lalangue, elle, est singulière. Cette « lalangue » transmise par la mère ou par toute personne tenant lieu de premier Autre. Propre à chacun, d'une extrême familiarité. Cette proximité Lacan, dans *Télévision*, ne se prive pas de la formuler : « Lalangue qui m'est amie d'être mien(ne) ». Ce moment là, d'un symbolique naissant et d'un réel encore indiscernable, fait musique singulière. Du quart de ton oriental, au demi-ton occidental. Chacun le sien, chacun la sienne. Lalangue fait communauté. « Lalangue ex-siste ailleurs que dans ce que le Sujet croit être son monde. Elle est une affaire commune »...

Si les rives opposées sont d'un même sol, la lettre et lalangue singularisent chacun en nous fondant ainsi. : Étrangers autant que nous sommes.



Kazimir Malevich Black Square 1913



## L'étrangère

Karin Adler

Je suis une étrangère. Vous pourriez me dire, comme nous tous. Oui, mais: Il y pour moi et pour quelques autres ici une réalité en plus, c'est d'avoir quitté notre patrie et avoir choisi de vivre ailleurs. Vivre dans un autre pays, ça confronte avec ce que l'on prend pour son identité où ce qu'on ne veut justement pas prendre pour son identité. Pour une Allemande née peu d'année après la deuxième guerre mondiale avec le poids de l'histoire de son pays et de sa famille sur le dos, ça n'était pas chose facile.

De partir de l'Allemagne, entretenait l'illusion d'une position cosmopolite possible. Une feinte, pour ne plus avoir à m'inscrire dans cette appartenance honteuse. Dans ma génération, on avait du mal à se dire allemand.

Les français étaient là pour me rappeler d'où je venait. Parfois avec bienveillance, parfois avec le contraire. J'étais l'invitée où l'intruse, étrangère de toute façon, allemande de surcroît.

C'est en France aussi que j'ai rencontré la psychanalyse. Mon travail d'analysante m'a permis de pacifier cette chose et de me reconnaître définitivement dans la position de l'étrangère.

Il y a deux positions vis-à-vis de l'étranger, l'une soutenue par la curiosité, le désir de savoir, le gout de l'aventure et de la découverte.

L'autre position est celle qui, au meilleur des cas tient à garder une distance nourrie de méfiance secrète, qui passe ensuite par le rejet et qui peut au pire des cas aller jusqu'à l'exclusion. Les moteurs en sont la crainte, voire l'angoisse. Elle s'exprime par la méfiance, le mépris, le dégoût, la rivalité couplés à l'agressivité. Nous nous trouvons là dans le domaine lié au stade du miroir où tout consiste à faire un avec la forme du corps idéalisé. Malheureusement, l'image est hétérogène à notre expérience vécue et va constituer l'autre comme celui qui possède et qui - dans le même mouvement - me dépossède. La division entre a et a' est définitive. L'autre est étranger et intrusif. Les gitans sont des voleurs, les polonais sont sales, l'équipe de foot de mon petit frère était meilleure que l'équipe des gars de la rue en face, les juifs tirent les ficelles du monde etc., etc.

Au secours! L'étranger est à nos portes. Voilà le délire. C'est ignorer qu'il est en nous. La première forme de l'étranger, c'est le moi imaginaire. Celui-là, on ne peut pas l'exclure. Il est là.

Mais l'impact de l'étranger en nous va bien plus loin. Etranger dans la langue, non seulement dans la langue étrangère, mais dans la langue maternelle, la langue tout court, nous sommes l'animal qui parle. Nous habitons cette langue, pays de l'Autre. Le sujet lui-même est étranger, car, effet du langage, il surgit dans cet ailleurs.

Et puis il y a le symptôme. Qu'est-ce qu'il y a de plus étranger et familier à la fois à l'instar de ce que Freud a développé à propos de l'*Unheimliche*, ce phénomène qui est aussi bien rattaché au connu avec son caractère intime, secret qu'à l'étrangeté, non-familier ce qui le rend inquiétant.

Pour rapidement terminer : La psychanalyse - inventé par Freud, d'appartenance juive soumis au regard posé de la société autrichienne de l'époque et relégué d'entrée dans un espace étranger - la psychanalyse est dès les tous premiers écrits de Freud jusqu'à la fin traversée de l'étranger.

## La Transmission psychanalytique comme acte avec l'Étranger

Rafah Nached

Avant de parler de l'arrivée de Lacan, l'étranger, en Syrie je dois vous dire quelques mots du contexte de cette « visite ».

Et pour cela, il faut comprendre ce que la Psychanalyse a « révolutionné » dans la Société Syrienne bien avant la révolution.

Commençons par un parcours rapide de ce qui a caractérisé cette société durant le dernier demi-siècle.

Le premier aspect, c'est l'interdiction de la parole libre. Depuis 1963 jusqu'aujourd'hui, le pays est en état d'urgence et sous la loi martiale, sans possibilité de se réunir, dans une atmosphère où toute parole peut s'avérer dangereuse.

Vous connaissez Joseph Goebbels, Ministre de la propagande du régime Nazi ? C'est lui qui aurait dit « Nous ne voulons pas convaincre les gens de nos idées, nous voulons réduire le vocabulaire de telle façon qu'ils ne puissent plus exprimer que nos idées. »

La personne qui a dit cela a compris que quand on ne peut plus parler, on ne peut pas non plus penser. C'est vraiment ce qui se passe en Syrie depuis un demi-siècle.

Y parler de psychanalyse, c'est se dresser contre le Régime. Mais parfois l'ignorance est salutaire : ce régime ne connaissait pas la psychanalyse. Il croyait que cela servait à soigner les fous et, éventuellement, à corriger des comportements puisque les comportementalistes seuls sont psychologues de l'enseignement universitaire. Entre 1985 et 1999 la psychanalyse a fleuri dans un seul cabinet privé où je la soutenais. Ensuite, la demande grandissant, elle s'est répandue de manière confidentielle dans des lieux privés et fermés, puis dans des centres culturels français qui nous ont servi de refuges et d'abris.

Cet itinéraire a abouti à la création de l'école de psychanalyse de Damas. Elle avait comme tâche la formation théorique de

Psychologues et de Psychiatres qui le décidaient.

Dans sa structure, il y avait les « zawaya » (c'est à dire le coin qui correspond à un endroit de refuge pour parler de choses personnelles. Ce concept a été utilisé par les maîtres soufis, équivalents des cartels ici). Cette école avait, dans sa structure, une couleur culturelle différente des écoles françaises.

Mon isolement devenait néfaste parce que je devais jouer tous les rôles. Alors, pour sortir de mon confinement, j'ai fait appel à des psychanalystes français, entre autres aux psychanalystes de l'APJL.

L'accueil des psychanalystes français nous a amenés à plusieurs changements bénéfiques pour notre progression :

1). C'était notre premier contact avec « l'étranger »

2). Nous vivions la dimension de l'accueil de l'autre différent de nous et qui pourtant peut être notre interlocuteur d'échange pour un éclairage théorique et d'orientation à partir des jalons posés par Lacan et nous permettre d'évoluer sur notre propre sol. Ce sol nous devenait étranger, nous était confisqué, où nous étions réprimés. Ici, je reprends l'expression d'Issa Bakir (membre de Paris de Lacan) dans son texte sur l'Étranger quand il parle du « sol et de la langue ». Dans ce sens, nous étions étrangers sur notre sol et de ce fait dans notre langue.

3) Cela nous a amenés à une confrontation culturelle très intéressante qui passait à travers la traduction simultanée. Lacan était étranger à notre langue. C'est une nouvelle aventure qui commençait avec le passage, après distinction entre la langue du despotisme et la parole, l'articulation signifiante, libératrice. Selon un rythme très progressif nous passions du langage et des textes de Freud au discours et aux Écrits de Lacan. Avec la psychanalyse la langue arabe qui est considérée comme LA langue la plus belle, miraculeuse même, puisque la langue du Coran, s'est désacralisée. Avec la psychanalyse s'opère une séparation, une rupture à partir de laquelle le sacré ne peut plus dominer le dynamisme et la créativité de l'homme.

Nous étions alors confrontés à une question importante : comment faire parler Lacan en arabe et comment parler de Lacan en arabe, ce qui n'est pas la même chose.

La transmission doit passer par la langue et, à partir de la psychanalyse personnelle, cela ne fait pas de doute. Par contre, l'enseignement théorique pose problème à cause de l'absence de références à la psychanalyse en arabe, de Lacan jusqu'à aujourd'hui. Certains psychologues et psychiatres nous ont quittés parce que Lacan était « trop difficile ». Mais nous avons continué notre chemin. Notre souci de traduire Lacan en arabe persiste.

Nous avons aujourd'hui dix personnes enthousiastes de connaître la psychanalyse et nous marchons à nouveau sur un champ de mines sans savoir d'où peut venir le danger. Mais nous en prenons le risque car cela en vaut la peine. Nous continuons Rana et moi depuis Paris, avec notre amie là-bas à travers Skype.

Nous sommes débarrassés du sacré et nous veillons à préserver de la sacralisation le travail avec l'héritage que nous a laissé Lacan.

Nous sommes très sensibles et attentifs à cette question. Nous ne voulons ni ne pouvons plus vivre avec les dieux. Nous ne voulons pas revenir en arrière en remplaçant d'anciennes divinités et idéaux par de nouveaux dieux obscurs.

Avec Lacan, l'étranger, nous découvrons une dynamique créative que nous explorons, avec lui nous pouvons réfléchir à la folie de l'homme aujourd'hui comme hier, au-delà de l'hôpital psychiatrique, dans le monde et en particulier en Syrie où se déploie l'apogée de la sauvagerie humaine, en une répétition sans vergogne du pire, de ce qui s'est appelé, sous un autre Dictateur, le nazisme.

Nous continuons à dire et à entendre ce vœu pieux : « plus jamais ça ». Nous sommes en plein dans ce « ça ». Nous nous sommes débarrassés d'un Eichmann, qui a fait couler tellement d'encre, nous ne pouvons croire (ce serait une illusion) que nous en avons fini avec la démence et la « banalité du

mal »... Nous découvrons tous les jours que de la lâcheté criminelle, il y en a partout.

Qu'est-ce qu'il nous reste aujourd'hui ??

Il nous reste l'art. La psychanalyse n'est-elle pas un art à inventer, selon le nouveau issu de chaque cure, ses couleurs culturelles et selon différents rythmes aussi.

Dans ce milieu de la psychanalyse, il me semble que nous devrions être tout particulièrement attentif à celui ou celle qui s'adresse à nous et de fait « ne parle pas comme nous » y compris entre les psychanalystes eux-mêmes. Aussi longtemps que nous n'entendrons pas celui « qui ne parle pas comme nous », - et ceci quelle que soit sa langue maternelle ! - nous ne sortirons pas du chœur dans lequel tous les psychanalystes, tous les Français, tous les Allemands, tous les Syriens, tous les analysants se ressembleraient et parleraient d'une seule voix... Vouloir que l'autre soit comme nous pour pouvoir l'entendre, reviendrait à annuler l'Étranger en soi-même.

Car la différence crée en nous une « inquiétante étrangeté ». L'Étranger nous apprend à être à l'écoute pour entendre d'autres langues... Avec l'Étranger nous pouvons chercher des similitudes et des spécificités dans la culture de l'autre, comme l'a fait Pierre Bruno lors de sa première visite en Syrie. Il demandait par exemple : « Que disent les mères syriennes pour chouchouter leur enfant ? ». En Syrie une mère dit à son fils quelque chose comme « Je veux que ce soit toi qui m'enterres ». Cette expression qui ne ressemble à aucune expression de tendresse en français montre combien la mort est omniprésente dans notre langue quotidienne. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. En France, une mère dirait simplement « Mon petit chou »

Pierre pensait que cette collaboration représentait le Printemps de la psychanalyse. Personnellement, je n'utilise pas le mot printemps (arabe) de la psychanalyse vu ce qui s'est passé en Syrie et dans l'APJL. Tout cela nous invite peut-être à réfléchir les

choses autrement, à aller dans la direction d'une ouverture vers l'autre différent et à y aller sans peur. Nous avons une lourde tâche, nous les psychanalystes pour ne pas nous enfermer dans nos associations et nos écoles et être de nouveau dans le monde.

La psychanalyse et la révolution syrienne, c'est un chapitre (mis entre parenthèses) qui demande une nouvelle lecture de ce qu'on a vécu et de ce que la psychanalyse a aussi subi dans la guerre. Je prendrai un seul exemple de la façon dont la guerre nous oblige à nous interroger, comme psychanalystes, sur notre façon d'être « dans le monde ». C'est le déplacement du privé vers le social. Parfois nos patients sont très encombrés par ce qui se passe dans leur sphère sociale et nous avec eux.

La participation de l'APJL à la transmission a commencé le 18 avril 2008 et a continué jusqu'au 24 juin 2016 :

- Entre 2008 et 2011 : Visite réelle
- Entre 2011 et 2016 : Travail virtuel par skype
- En 2015 : Formation continue à Toulouse pour 10 membres
- En 2017 : Formation continue pour un membre de Syrie à Paris

Les psychanalystes qui ont contribué à marquer ce travail de leur empreinte sont

1. Pierre Bruno
2. Isabelle Morin
3. Pascal Macary-Garipuy
4. Laure Thibaudeau
5. Marie-Jean Sauret
6. Yamina Guelouët-Thabet
7. Dominique Lechevallier
8. Véronique Sidoit
9. Patricia León
10. Ramon Menendez
11. Fabienne Guillen
12. Christine Chagneaud
13. Dimitris Sakellariou
14. Bernadette Etcheverry
15. Abel Guillen
16. Anne Le Bihan
17. Catherine Bruno
18. Jacques Marblé

Et d'autres psychanalystes qui n'étaient pas membres de l'APJL.

Je vous remercie chaleureusement pour votre contribution dans la tâche que nous avons entamée et qui continue aujourd'hui sous une autre forme.

\*\*\*\*\*

## L'étranger

**Zineb Bou Salah**

Qu'y a-t-il de plus familier que ce mot : l'étranger ?

En français, ce semble être d'abord une personne que le langage courant désigne de ce mot. Précédé d'une préposition, « à l'étranger » indique l'autre pays ou l'autre région du monde voire, l'Ailleurs.

L'Ailleurs n'est certainement plus ce qu'il était. Les lieux, les destins d'ici et de là-bas semblent plus intriqués qu'ils ne l'ont jamais été, du moins ne peut-on plus l'ignorer.

La mise à l'ordre du jour de la question de l'étranger pour l'Assemblée Générale du 27 Mai aura permis que les interventions de certaines d'entre nous lors l'assemblée précédente trouvent à se prolonger et se nouent pour se constituer en cartel.

Nous avons des choses à dire, puis des choses à nous dire, enfin nous avons décidé de nous mettre à la tâche.

C'est étrange de prétendre avoir quelque chose à dire. Sur la question de l'étranger tout ce qu'il y a à en dire n'a-t-il pas déjà été dit et écrit ? Ne parlons pas de ce qui en sera dit, encore, tant cette question s'avère être dans l'air du temps.

Nous voilà pourtant partis pour y mettre du nôtre.

Ce cartel est constitué et débutera à la rentrée, il aura une petite particularité à laquelle son sujet se prête bien, il sera ouvert à certains de ses moments à ceux qui souhaiteront y assister. La lecture du texte de Freud *Das Unheimlich* et un exercice de traduction de ce texte dans les langues des membres du cartel (français, allemand, arabe, espagnol) scanderont notre travail.

\*\*\*\*\*

## De l'étrang-êtré-té, à l'avènement de l'autre au bout d'une cure analytique

Dimitris Sakellariou

Paris 24 Mai 2018

Qu'est-ce qu'un étranger ? Qui est étranger ? Par rapport à qui et à quoi ? Est-ce l'autre, est-ce moi ? Est-ce l'autre en moi ou bien moi en l'autre ? Est-ce la différence par rapport à l'autre ou bien est-ce ce que chez l'autre je saisis comme étant de l'ordre du même ? Sont-ce les papiers qui le représentent, carte d'identité, passeport, précieux Sésames surtout pour tous ceux qui n'en possèdent pas un pour circuler, pour traverser les frontières, vivre, travailler dans tel pays ?

Nous savons que rien de tout cela ne dit ce qu'est un étranger, même si tous ces éléments peuvent le représenter, voire l'épingler. Nous savons aussi que ce signifiant d'étranger rime avec être rangé, étrange, étrangeté, et qu'il peut susciter une multitude de sentiments et affects, méfiance, hostilité, voire haine. Pourtant, tout homme appartient à une famille, se situe dans une lignée générationnelle, une tribu, voire une Nation, à une culture. C'est souvent ce qui donne un semblant de consistance, une histoire, un abri, des racines dit-on. Lacan a d'abord situé « *stabilitat* » au niveau langage.

En grec ancien, le mot **ethos** a delà des coutumes signifiait la tanière l'habitat où se réfugie l'animal. Les premiers étrangers

repérés comme tels dans la Grèce archaïque, ce sont les fameuses Danaïdes dans la tragédie d'Eschyle, les suppliantes triplement étrangères, comme le signale Julia Kristeva, natives d'Égypte de naissance illégitime et rétive au mariage. Pour assurer leur accueil politique à ces femmes, cinquante filles du roi Danaos, dont le tonneau ne se remplissait jamais car il était sans fond, troué. Le dramaturge leur conseille alors de recourir à la supplication // « Vous savez, ici les gens sont irritables donc pas de langage trop assuré, il ne convient pas aux fables. Reste la supplication. Il faut savoir céder ».

Même à l'époque classique – Vème siècle – Périclès demande aux citoyens de prouver qu'ils ont une double ascendance athénienne (paternelle et maternelle). Les étrangers sont distingués entre *barbares* (mot qui signifie une incompréhension de leur langue d'origine), et *météques*. Les barbares sont hors les cités, états, tandis que les métèques sont les immigrés de l'époque. Pourtant Socrate s'insurge contre cette espèce de loi du sang préconisant que le mot Ἕλληνα, Hellène doit répondre à une appartenance de culture et non de race. Petit à petit la Cité devient cosmopolite, autrement dit accueille les citoyens du monde. La Sentence de Ménandre en témoigne : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Les Stoïciens vont élaborer l'idée de οὐκείως qui signifie familiarité, connivence, qui se traduit en romain par conciliation. L'étranger paraît toujours en quête de sens nouveau, d'un ailleurs idéalisé, plus haut, plus vite, plus fort.

Saint Augustin constituera une synthèse entre cette étrange manifestation d'un désir d'ailleurs et un toucher intérieur qui va interpeler et qu'il nommera Ecclésia une approche qui s'oppose au Λαός (peuple) une universalité nouvelle, une alliance au-delà des peuples. Ce sera le peuple d'Ecclésia que l'on retrouve dans le Christianisme.

Montesquieu, avant les Lumières, sera le premier penseur qui a conçu une universalité effective du genre humain, de la totalité de l'espèce, du tissu politique et de la sociabilité dans un cadre philosophique. Sans nécessité de frontière, prônant l'intégration maximale au-delà la notion de la patrie et même de l'Europe.

Il s'agit d'un nouveau cosmopolitisme fondé sur la séparation des pouvoirs dans le cadre de la monarchie de l'époque. Respect du secret, du privé et des singularités (faiblesse, timidité). Il s'agit moins de constituer une société unifiée que d'un rassemblement des diversités. Par ailleurs les mouvements nationalistes qui lui ont succédé confirment par la négative la justesse de sa position.

En 1789 (16 août), la Révolution française va entre autres produire la fameuse Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, prônant l'égalité des droits de concourir à la formation des lois. Or la politique transforme à ce moment-là la dimension universelle en périmètre national. Outre l'oxymore entre liberté et égalité (et l'on ne parle pas de la fraternité), se développent les notions fondamentales de propriété, de souveraineté nationale, voire à peu près à la même période aux U.S.A. les droits à la vie et au bonheur. Il devient clair qu'entre homme et citoyen une tension se crée qui distingue un idéal universel d'un réel écart par rapport au droit réglementé qui, au fil du temps, des guerres et des tensions nationalistes, vont aggraver la condition des étrangers, immigrés pour des raisons de développement économique jusqu'au flux des migrants de toutes ces populations déshéritées, frappées par les guerres et la famine consécutive à des conditions climatiques désastreuses.

Après Kant qui prônait à travers l'impératif moral une relation extérieure légale entre les États, voire une fédération des droits nationaux dans une grande société des Nations. Nous avons assisté aux XX et XXIème siècles à des massacres raciaux et intercommunautaires mettant en scène ce que Freud théoriserait comme une désintrinsication des pulsions de vie de celles de mort, qui finissent toujours par la domination de cette dernière avec les conséquences qui continuent encore de nos jours à secouer la planète provoquant des exodes désespérés vers des pays plus « softs » sur le plan du déchaînement de la jouissance, même si le retour de flamme de la globalisation ne laisse que peu de régions à l'écart du théâtre du commandement surmoïque destructeur.

Alors pendant ce temps, que nous enseigne la psychanalyse ? Peut-être que l'autre, le semblant, celui du miroir pour commencer, n'est que le reflet de notre image, voire le reflet des idéaux qui divisent le moi et l'autre sur l'axe imaginaire, créant de fausses différences, car à ce niveau, aucun accès à l'altérité n'est possible. L'altérité ne peut se saisir dans l'expérience psychanalytique qu'à partir de la rectification subjective, c'est-à-dire à partir de l'intériorisation de ce constat qui signifie au \$ que l'altérité commence au lieu de l'Autre, mais n'importe lequel, celui qui est à l'intérieur de celui qui parle – l'Autre – à l'intérieur de la parole. Ce n'est pas l'autre, l'étranger, qui est étrange mais ce qui résiste, ce qui de l'être ne se laisse pas dialectiser par la logique du signifiant. Dans « L'étranger » de Camus, le héros tire comme par inadvertance sur l'autre, l'étranger, l'arabe, sans aucun motif raciste. Il continue à tirer sur le corps inerte en y logeant quatre balles sans savoir d'où vient cet acharnement. L'étranger n'est pas l'autre qui meurt sous les balles, mais ce qui chez le héros commande le massacre. D'où sort soudainement cette haine qui surgit sans aucun motif apparent ?

Freud nous parle de ce fameux *Unheimlich* qui s'accompagne d'étrangeté, d'angoisse, voire de sentiments de menace. Pour Freud, l'étranger n'est pas celui que l'on croit, il est du côté de l'être du sujet que la

rencontre avec l'autre mobilise. Il constitue l'élément externe qui va réunir souder le groupe ou bien la foule des tourmenteurs. Passions de l'être qui peuvent tourner à la persécution quand l'Autre est identifié d'une façon ou d'une autre comme le lieu de la jouissance (l'autre qui jouit peut-être mieux, qui plus est, à ma place). Paranoïsation ou paranoïa, c'est selon.

Une psychanalyse peut contribuer à l'élucidation de toutes ces menaces, contraintes ou traumatismes et la cohorte des passions qui les accompagnent. Elle peut conduire un sujet à redécouvrir que sans la reconnaissance de l'altérité et de la singularité de l'autre dont les indices sont l'étranger, l'objet, le féminin, voire le symptôme il n'y a aucune chance de découvrir l'autre réel, l'autre tel qu'il existe dans sa différence, indépendamment de nos propres fantasmes.

C'est la leçon que j'ai retenu de ma propre cure et de mon parcours dans mon rapport à la psychanalyse. J'estime avoir eu beaucoup de chances dans l'existence d'avoir pu en tirer ces enseignements.

Cela va faire un demi-siècle l'an prochain, depuis le moment où j'ai foulé pour la première fois le sol de ce pays adoptif qui m'a accueilli par une réponse favorable à l'adoption que j'avais déjà choisi en venant, décidé à rencontrer la psychanalyse.

Je n'ai jamais souffert personnellement d'une quelconque manifestation de racisme. Tout au plus, quelques expressions condescendants de contre racisme auprès de tous ceux qui s'exclamaient avec une

admiration affichée feinte ou réelle. Oh la Grèce ! Quel pays, quelle civilisation ! Et tout cela bien avant la crise récente. Dans ce pays d'accueil, j'ai découvert une nouvelle fraternité, celle d'une acceptation réciproque et du respect et de la confiance témoignés de l'autre. J'ai été même étonné de cette confiance sans aucune pensée utilitariste ou intéressée. Dès 1977 j'intégrais l'équipe de recherche et d'enseignement à l'Université de Toulouse Le Mirail auprès de Pierre Bruno, Marie-Jean Sauret Michel Lapeyre Christiane Terrisse, Sidi Askofaré, impossible de les citer tous avec qui nous avons cheminé en essayant de ne pas démériter la tâche qui nous incombait : celle de transmettre quelque chose de la psychanalyse de faire passer l'enseignement de Freud et de Lacan dans le champ des pratiques et des Discours toujours dans une dynamique de tension avec le Discours psychanalytique

Aussi, je ne voudrais pas conclure sans dire ma reconnaissance pour avoir rencontré dans ce parcours une oasis d'intelligence et de sensibilité dans le désert de la bêtise, la xénophobie voire de la débilité mentale qui peut nous entourer de près ou de loin. Alors dans ce pays de l'Autre qu'aucun drapeau ne peut représenter, je voudrais dire merci à mes camarades de combat et autres compagnons de route de m'avoir aidé à découvrir que parmi les humains, chez l'humain, l'étranger est une affaire de folklore, de culture et d'échanges dont on ne peut que ressortir toujours et encore de plus en plus riche.

\*\*\*\*\*

## **Moi j'y vais chez le psychiatre aussi**

**Ursula Isaza Posada**

Avec cette phrase avait démarré en avril dernière en Colombie une campagne nationale pour démystifier « les soins PSYQUIATRIQUES » et inviter le colombiens à s'occuper de leur « SANTE MENTALE » autant qu'ils prennent soin de leurs corps.

Alors on peut se poser plusieurs questions...

Pourquoi Psychiatre et pas Psychanalyste ?

Pourquoi Psychiatre et pas Psychologue ?

Ou pourquoi pas une prise en charge Psychiatre – Psychanalyste, ou Psychiatre –Psychologue ?

Mais sans doute, ce qui est le plus important, c'est que pour la première fois il y a une volonté d'accorder une place importante au PSYCHE. Peut-être il est nécessaire de revenir un peu en arrière, car le psychiatre qui est à l'origine de cette initiative avait invité en octobre 2017 un groupe de psychiatres, psychologues et psychanalystes chiliens travaillant en France, avec l'idée d'échanger sur la question de comment on travaille ici autour de la SANTE MENTALE ?

On était tous animés par LE DESIR de développer, favoriser l'échange et le travail entre les deux pays.

A partir de nos rencontres est née L'ASSOCIATION FRANCO COLOMBIENNE DE PSYCHIATRIE ET SANTE MENTALE.....

Qui a pour objectif de FAVORISER et développer le travail entre les deux pays avec les différents professionnels qui s'occupent et s'intéressent au fonctionnement psychique.

Comment on a envisagé de le faire ? Pour commencer, on a envisagé :

- Séminaires, conférences
- Journées de travail
- Stages

On reste ouvert à toutes propositions, et évidemment les activités associatives pourront évoluer en fonction des besoins et du désir de chaque un.

\*\*\*\*\*

## **Etrangeté et institution psychanalytique : une expérience chilienne**

**Mario Uribe Rivera**

Santiago du Chili, le 30 mai 2018

Écrire aujourd'hui sur ce qui a été dit hier est en soi un problème. L'acte porte la marque d'une perte : le gap inhérent au passage de l'énonciation à l'écrit. Invité à prendre informellement la parole dans le débat "L'étranger et le Pari" le 27 mai dernier à Paris, j'ai voulu témoigner d'un impossible dans ma pratique analytique actuelle à Santiago du Chili. Celui-ci peut être formulé ainsi : comment transmettre quelque chose de l'ordre de l'expérience analytique à partir d'une position subjective et institutionnelle dont l'essence est opposée à l'idiosyncrasie locale conservatrice et à l'identification verticale promue par l'école officielle ? Comment le faire à partir du semblant analytique et non d'un discours si bien ancré

et légitimé au niveau local - en tant que siège naturel du savoir - comme c'est le cas du semblant de l'universitaire ? Comment entretenir un désir de transmission dans un moment subjectif où l'Autre est inconsistant, quand il n'y a plus de partenaire et que le sujet n'est plus décoré de l'agalma qui suscitait autrefois le désir chez les autres ?

Ma réflexion improvisée a pris bien évidemment appui sur une expérience concrète qui a actualisé cet impossible dans mon rapport à l'institution psychanalytique : l'expérience de fondation et de dissolution du Forum du Champ Lacanien de Santiago du Chili. Cette expérience a mis quelque part en évidence mon étrangeté à l'égard du collectif analytique. J'ai fait d'emblée un bref état des lieux de la psychanalyse au Chili. Au commencement, c'était l'IPA (1949). A la fin des années 80, s'y est logé le premier collectif lacanien : l'ALI. En 2001, on a fondé le Forum du Champ Lacanien de Santiago. Et, plus récemment, on a assisté à une montée en puissance du collectif AMP, débouchant sur la fondation d'un siège local de la NEL l'année



dernière, avec une cinquantaine de membres et attachés très actifs. La critique que j'ai soulevée ce jour-là pointe sur le fonctionnement centralisé et à huis clos de l'IPA et de l'ALI. On ne voit pas bien en effet dans ces deux institutions un souci pour sortir la psychanalyse du cabinet de l'analyste et la voir se balader dans la cité.

L'expérience du Forum de Santiago du Chili a été différente, riche et intéressante, surtout les sept premières années pendant lesquelles on a pu développer plusieurs dispositifs, et établir des échanges épistémiques réguliers avec des collègues espagnols, argentins, brésiliens et français, notamment dans le cadre de la version locale d'un dispositif de séminaires qui a eu beaucoup de succès - créé par Colette Soler dans l'École des Forums sous le nom de "diagonales de l'option". Or, malgré cette intéressante activité, à la fin de l'existence du forum le scénario avait changé. Le fonctionnement du collectif s'était réduit à un presque rien, une anémie du désir s'était emparée du groupe, et les rares activités proposées n'étaient supportées que par deux ou trois membres. Enfin, s'ensuivirent deux ans d'inactivité et un constat d'échec : aucune demande d'admission à l'École des Forums sur 10 ans de fonctionnement du forum local. Devant cette évidence du principe de réalité, le moment était venu de faire autre chose que ce que nous avons fait à maintes reprises lors des crises précédentes afin de ranimer le collectif, à savoir le recrutement de nouveaux membres. Faute de décollage, j'ai estimé à ce moment-là que la solution la plus pertinente sur le plan éthique était de décréter la dissolution du Forum (2010).

Je sais après coup qu'il y a des collègues qui pensent que cela a été une erreur. C'est l'avis de ceux qui soutiennent actuellement un nouveau collectif local qui essaie timidement de se consolider depuis deux ans : Le Forum Analytique Métropolitain de Santiago. Je célèbre d'ailleurs la création de cette nouvelle instance sept ans après la dit-solution du premier collectif, dans la croyance qu'elle peut représenter une alternative ou contre-

pouvoir à l'égard du lacanisme « officiel ». Plus de choix, plus de liberté, dis-je. Mais je me révolte contre n'importe quelle institution se réclamant de la psychanalyse qui promeut la démence analytique dans son interprétation de l'histoire du mouvement analytique. J'ai fait état de ce contresens à un des représentants de ce jeune mouvement lorsque j'ai appris par hasard, en visitant le site WEB du collectif, que ce forum prétendait être le « premier forum de champ lacanien au Chili ». Comment expliquer un tel inadmissible refoulement du premier forum fondé en 2001 et dissous en 2010 ? Cet « il n'a jamais existé » ne confère-t-il pas à ce premier forum le statut de corps étranger ?

D'autre part, encore un constat : un certain nombre de membres du premier forum n'ont pas pu résister à l'offre agalmatique de la NEL locale et ont réorienté leur désir vers ce versant « officiel » du lacanisme. Je ne peux pas me prononcer sur les enjeux subjectifs avancés par chacun d'entre eux à propos de ce choix, mais j'en ai eu des échos dont on peut dégager un discours commun : l'invocation du passage de l'amour pour le père au transfert de travail. Je peux quand même en dire que je me méfie de l'identité des discours en psychanalyse, car je tiens à priori au cas par cas. D'autre part, connaissant le fonctionnement hiérarchisé des écoles de l'AMP et l'orientation déterminée par l'Un, ainsi que la tendance conservatrice de la société chilienne, je m'interroge sur ce que l'intérêt que la NEL suscite au niveau des jeunes psychologues chiliens doit à ce pousser à l'officialité propre au génie national. Ceci dit, je me pose aussi la question de savoir en quoi la métamorphose du transfert, mentionnée à propos de l'assimilation par la NEL d'un certain nombre d'ex-membres du Forum de Santiago, n'est qu'un discours de surface, c'est-à-dire un toilettage, et que ce qui a pu jouer réellement dans cet acte n'est pas le passage de l'axe vertical de la structure de l'Œdipe à l'axe horizontal de la communauté des frères - où la domination de l'autre, inhérente au narcissisme des petites différences, vient à la place de la violence meurtrière envers le père ? Et si ce deuxième

axe ne cache pas le fait que ce qui a opéré tout simplement n'est qu'un changement de père, c'est à dire un retour au père Un qui marquerait l'impossibilité de pouvoir s'en passer ? Le temps viendra de connaître la réponse juste.

Quoi qu'il en soit, je mets la transhumance analytique du côté de l'étrangeté. Et sept ans après, je me retrouve à frapper à la porte de l'APJL - non sans au préalable être allé vérifier, à la porte même de l'AMP, ce qu'il en était de mon rapport impossible à l'école maternelle de mon enfance. J'ai été admis à l'APJL à un moment logique de son fonctionnement qui actualise mon destin. Sa dissolution trois mois après mon admission empêche la lune de miel. Or, cette fois-ci, la dit-solution se présente à moi avec tout son sens salutaire car mon passage naturel au Pari de Lacan me permet de rompre avec sept ans de solitude analytique dans mon propre pays. Du coup, l'étrangeté dont il est question en psychanalyse n'est donc plus une affaire d'identité ethnique, linguistique, géopolitique ou de similitude sociale - comme le dirait Gabriel TARDE - mais une expérience profondément subjective - une passion dirait SARTRE - dont le traitement analytique renvoie à l'éthique du *Wo es war, soll ich werden*. Quelle est cette dimension à la fois étrangère et familière qui gît au fond de nous-même et tombe sous le coup du refoulement ? Eh bien, la réponse dans mon expérience ne se fait pas attendre : l'autre de la pulsion immaîtrisable. Assimiler cette étrangeté profonde et silencieuse est le travail qui m'anime actuellement dans l'objectif de résoudre les impossibles concernés dans mes rapports institutionnels.

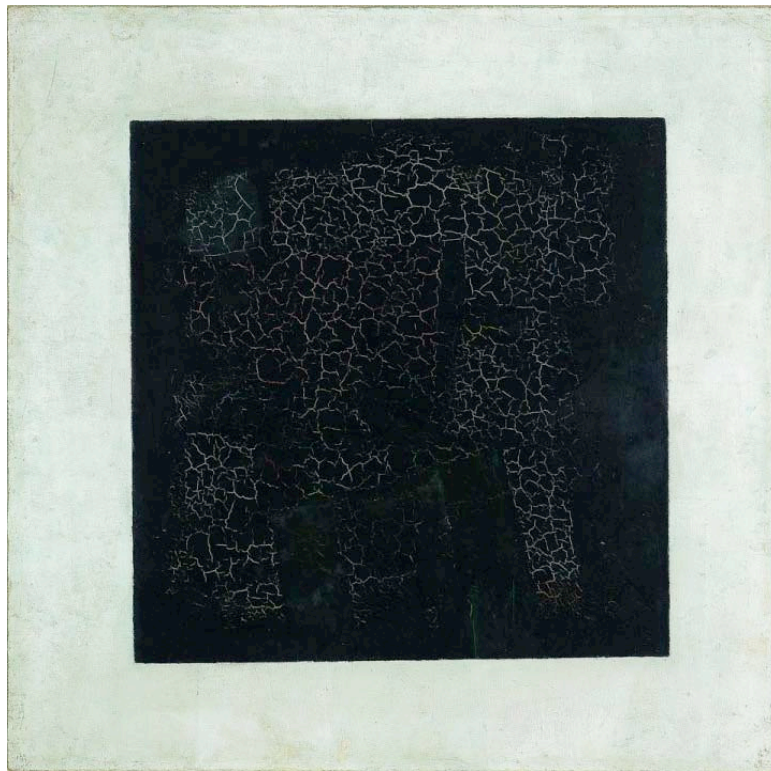
Enfin, je vous ai fait part aussi d'une rencontre contingente qui a enrichi mes réflexions sur le sujet : la rencontre récente avec Philippe GAVI à la place de la Sorbonne lors d'un débat commémoratif des 50 ans de mai 68. Dans le bref entretien que GAVI m'a concédé à la fin de son intervention, il m'a parlé de ses deux voyages au Chili en 72 et 73 afin de connaître la réalité nationale et préparer une intervention de SARTRE à

Santiago. Parmi ses analyses d'ailleurs très lucides, GAVI m'a confié à la fin : « Je me suis rendu compte que les étudiants chiliens étaient trop conservateurs donc ils n'étaient pas en mesure de faire la révolution ». Eh bien, lui ai-je répondu, malheureusement ça n'a pas encore changé. Merci Philippe de me le rappeler.

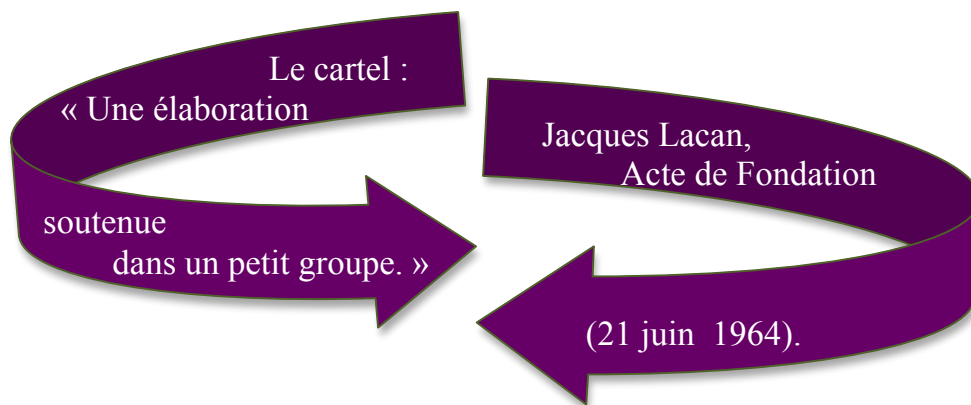
Révolution et conservatisme sont les deux signifiants que je retiens de cette rencontre, dans la mesure où ils renvoient aux impossibles dont j'ai fait état, et me permettent de reprendre la question initiale. J'entends par conservatisme la notion de garder ou préserver une loi ou une coutume, laquelle renvoie à l'ordre paternel. La révolution, quant à elle, s'oppose à ce régime. J'ai dit au départ qu'il n'est pas facile de soutenir le discours analytique au Chili - ce n'est pas facile de transmettre quelque chose de l'ordre de l'expérience analytique étant donné l'idiosyncrasie locale conservatrice et le pouvoir séducteur de l'identification verticale promue par l'école lacanienne officielle. La difficulté est encore majeure pour Le Pari de Lacan, une institution nouvelle qui inscrit son fonctionnement dans une logique d'identification horizontale, c'est-à-dire qui pourrait s'en passer du père Un. Bien évidemment que ce pari demande une stratégie locale pertinente. A mon sens, ce que les psychanalystes n'ont pas suffisamment réussi au Chili, c'est à faire de la cité un espace analytique. Que faire alors pour que les murs de la cité aient la parole ? Il ne faut rien d'autre que des analystes engagés susceptibles de prendre en charge les questions concrètes, les problèmes réels et les nouveaux symptômes des citoyens hantés par les effets pervers du néolibéralisme débridé, dans le cadre d'un certain nombre d'activités novatrices dans l'interface psychanalyse et lien social. L'éthique qui devrait animer ce mouvement de descente des structures analytiques dans la rue ne doit pas avoir peur de transgresser l'officialité et l'orthodoxie. Pour que la psychanalyse reste vivante, il faut qu'elle puisse offrir une écoute plus active et créer des espaces novateurs d'intervention, et surtout il ne faut pas qu'elle reste prisonnière

de la neutralité et de l'exégèse. Faute de quoi sa transmission deviendra lettre morte et sa présence dans la cité sans transcendance. La réinvention de la psychanalyse dépend précisément de cette décision de pouvoir aller au-delà de l'orthodoxie freudienne, c'est-à-dire de pouvoir se passer du père à condition de bien s'en servir. Voilà l'invitation. La raison de ce choix est là devant nous. Si bien en mai 68 il était question d'une révolte contre le père, en mai 2018, c'est le marché

capitaliste qui est venu occuper sa place. Et en tant que psychanalystes, nous ne pouvons plus rester étrangers à ses effets subjectifs indésirables. On a donc raison de se révolter.



Kazimir Malevich Black Square 1913



## Journée Intercartels d'Athènes

Six textes, présentés lors de la journée Intercartels d'Athènes, ont été publiés dans le n°3 de *L'être du pari*. Des brèves sont publiées sur le blog. Voici un nouveau texte, présenté lui aussi lors de cette journée de travail à Athènes.

### A propos du désêtre de l'analyste

**Laure Thibaudeau**  
Athènes, 4 novembre 2017

« Ce moment où commence le véritable voyage<sup>1</sup> ».

Ce travail vient à la confluence de trois moments : le premier est le cartel que nous avons constitué, Elda Pouli, Chantal Thirion-Delabre, Elisabeth Rigal et moi-même, pour lire le séminaire *Briques et tuiles* d'Isabelle Morin, Marie-Jean Sauret et Pierre Bruno, juste avant la création du Pari de Lacan.

Ce séminaire fait le point sur ce qui a orienté leur travail à l'APJL, et sur quoi ils persistent et signent pour le Pari de Lacan. Nous avons décidé, au démarrage de notre cartel, de proposer une « mise à ciel ouvert » ici, à Athènes, de ce qu'il aurait produit à cette date de novembre.

Le deuxième est le fait que j'ai participé, fin 2016-début 2017, à plusieurs cartels de passe dont les témoignages, s'ils n'ont pas tous donné lieu à nomination d'AE, m'ont confrontée à ce moment si particulier dont Lacan parle, où il est question de

destitution subjective en même temps que de désêtre de l'analyste, et où il n'est pas facile de repérer de quoi on parle, et qui cela concerne.

Le troisième est la lecture du texte que Jacques Podlejski a présenté à Athènes, qu'il a intitulé « Passe et transmission », et qui m'a remis en tête certains points dont j'ai débattu avec lui, concernant le désêtre de l'analyste.

C'est une remarque de Marie-Jean Sauret, dans *Briques et tuiles* n°9, qui m'a permis de tenter la formalisation avec laquelle je voudrais aborder cette question avec vous. A propos de l'analysant devenant analyste, il dit : « dans ce pari fou (c'est ainsi que Lacan interroge ce qui « passe dans la boule de quelqu'un pour qu'il veuille prendre cette place ») réside le désir de l'analyste, et dans sa mise en fonction (de ce pari fou, c'est moi qui précise) l'acte analytique **entamé par l'analyste du passant** ».

Cela signifierait donc que l'acte analytique se fait en deux temps : 1) l'entame et 2) la mise en fonction. Il a deux partenaires : le psychanalyste qui en fait l'entame, et le psychanalysant/passant qui le met en fonction, du fait du pari qu'il a pris.

Cela vient éclairer autrement cette formulation assez mystérieuse que l'acte analytique n'appartient ni à l'un, ni à l'autre,

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, seuil, 1966, p. 100.

mais qu'il « y a de l'analyste ». C'est ce passage-là qui s'éprouve dans la passe.

Cet abord de la passe et de la fin de l'analyse n'est pas nouveau. Lacan le présente dès le début de son enseignement. Il conclut « Le stade du miroir », qui date de 1949, par cette phrase : « la psychanalyse peut accompagner le patient jusqu'à la limite extatique du « tu es cela », où se révèle le chiffre de sa destinée mortelle, mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage ». De ce point de vue, le passant a à témoigner au-delà de sa cure, du point à partir duquel il s'est séparé de son analyste et où sa cure l'a laissé, pour commencer son véritable voyage, à lui.

Et Lacan propose que l'on se mette au travail pour « lever cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste. Voilà ce que notre Ecole peut s'employer à dissiper<sup>2</sup> ». Si le point logique de ce moment semble dégagé, comment, dans l'expérience d'une cure est-ce lisible, saisissable ? Cliniquement, ce moment produit des effets de dépersonnalisation, de mouvements maniaco-dépressifs, de destitution, de désêtre. De quel savoir ces signes sont-ils porteurs ?

Lacan dit que « la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe<sup>3</sup> ».

Entendons que c'est l'analyste qui s'évanouit dans son être. De quelle métamorphose s'agit-il alors pour l'analysant, quand il perd son partenaire ? Il n'est pas facile de repérer ce qui revient à l'un ou l'autre des partenaires sur la question de l'acte analytique.

Car il y a une transition qui n'existe pas, un pas qu'il faut créer, *ex nihilo*, entre l'analyste et l'analysant. Il n'y a pas de transmission de l'analyste à l'analysant, mais invention, à partir du plus singulier de

<sup>2</sup> Jacques Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil 2001, p. 252.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 254.

l'analysant, c'est à dire son symptôme, là où son analyste l'a mené.

Mais, confronté à l'horreur de savoir, l'analysant peut repousser *ad vitam aeternam* cette rencontre avec le trou qui vide l'Autre. Plutôt que de reconnaître que le père réel ne jouit pas de son acte, mais est simplement l'agent de l'opération de castration, comme le dit Isabelle Morin<sup>4</sup>, il peut préférer maintenir un père jouisseur, ou absent, ou tordu. Dans le temps où se dévoile à lui que dans son scénario fantasmatique, c'est lui qui jouit, et non l'Autre, le père, (cf. *On bat un enfant*), il peut refuser de lâcher les oripeaux du père et interpréter la constatation du manque dans l'Autre comme le signe d'un manque de compétence de l'analyste.

Celui-ci se trouve destitué non pas en tant que « sujet supposé savoir », mais de sa place d'Autre. Les affects qui accompagnent ce mouvement vont de la tristesse à la haine, en passant par le mépris, la pitié, etc. Cela ne fait pas désêtre l'analyste, mais au contraire lui donne de l'être, masquant par la personne de ce dernier pris en défaut le manque structural de l'Autre. Cette destitution de l'Autre ne donne à l'analysant aucun aperçu sur l'objet qui l'occupe, ni sur le savoir qu'il suppose à l'Analyste.

C'est parce qu'il prend en compte le défaut du signifiant qui barre l'Autre et le prive d'être qu'il peut saisir la sorte d'objet qu'il a voulu être pour l'Autre dans le temps même où il fait chuter celui-ci. Il attrape un savoir sur l'objet dont il s'agit, au moment où il découvre que celui-ci n'est ni à lui (tel qu'il l'a prélevé sur l'Autre), ni à l'Autre, qui se présente alors comme un résidu. Car l'analyste incarne cette chose chue, ce reste .

Côté analyste maintenant : Jacques P., à la fin de sa première analyse, a destitué son analyste du savoir qu'il lui avait supposé à l'occasion d'un incident l'obligeant à reconnaître la défaillance de l'Autre. Cela a provoqué chez celui-ci un violent retour d'être, atteint dans sa personne même. Il s'était identifié à la

<sup>4</sup> Isabelle Morin, *Briques et tuiles* n°2.

figure de l'analyste, se désignant lui-même comme l'analyste. Cette 'imposture' a été démasquée quand il a été atteint dans la position de semblant d'objet *a* que Jacques lui avait jusque-là attribuée et à laquelle, apparemment, lui, l'analyste, avait cru.

C'est le moment de vérité où le désir de l'analyste, mis à l'épreuve, se vérifie, ou pas. Si l'analyste ne le supporte pas, c'est qu'il n'est pas dans l'acte analytique.

En ce cas son être s'affole et prend le devant de la scène. Il encombre l'analysant de sa personne au lieu de se laisser réduire à un résidu, à un reste. Il reçoit comme une atteinte personnelle la dé-consistance de sa position d'analyste. Tout sauf le désêtre de l'analyste pour lui alors !

Si le désir de l'analyste est à l'œuvre, le psychanalyste partenaire « s'évanouit de n'être plus que vain savoir d'un être qui se dérobe » (cf. plus haut), et produit le désêtre de l'analyste.

Ce « coup porté » par l'analysant, ce dernier ne peut le lui épargner », dit Lacan dans son *Discours à l'EFPP*. Et il poursuit : « Le psychanalysant d'ailleurs ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme analyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins ».

Cela implique que l'analyste doit permettre à son analysant d'aller jusqu'au bout de la désupposition de savoir que celui-ci fait à son analyste, qu'il ne le laisse pas se contenter d'un à peu près. Car, comme le relève Jacques P., c'est une épreuve pour l'analysant de « faire subir cela à son analyste, et il peut chercher à « le protéger de ce sort » (je cite).

Ce sort que l'analysant peut vouloir éviter à l'analyste autant qu'à lui-même, c'est que « rien ne peut empêcher le père d'être châtré, malgré sa résistance, et qu'aucun père ne peut incarner jusqu'au bout ce réel de l'incastable », c'est ce que soutient Pierre Bruno<sup>5</sup>. « Le père réel n'est autre chose qu'un effet du langage, et n'a pas d'autre réel ».

(Je fais là une petite précision sur le travail de Pierre Bruno à propos du père réel : C'est la clé de sa lecture de la formalisation des

formules de la sexuation à partir *d'Encore, et l'Etourdit*. Lacan va écrire X à la place du père réel dans les formules de la sexuation : le père réel, en tant que père, ne peut éviter la castration, et X ne peut fonder la castration qu'en tant que fonction logique d'exception. Cette fonction logique est la puissance du langage.)

Reprenons, sur la résistance du père : plus l'analysant approche de la fin, plus l'analyste doit lui résister, insiste Lacan. C'est à entendre non pas comme un bras de fer, mais pour soutenir jusqu'au bout la consistance de l'objet dont l'analysant l'a revêtu, jusqu'à ce que ce dernier puisse constater « le vain savoir » dont il l'a affublé. Résister, pour le deuxième analyste de Jacques, n'a-t-il pas été, et peut-être à son insu d'ailleurs, son interrogation sur la structure, ce qui a poussé son analysant dans ses derniers retranchements, sur la constatation de la faillite de l'Autre ? Remarquons, avec Jacques P., que pour ce deuxième analyste, cette constatation s'est faite (je cite) dans le « consentement serein à l'évanouissement radical du savoir qu'il lui avait jusqu'alors supposé ». C'est bien la dimension logique qui a été à l'œuvre.

« L'objet *a* vient de l'Autre, rappelle Isabelle Morin, s'enforme dans l'Autre, y prend ses marques, et pourtant n'est que du sujet. C'est le transfert d'une valeur de jouissance que s'approprie le sujet et dont il porte non seulement la marque, mais la responsabilité. Elle concerne non pas la jouissance du père, mais celle du sujet qui invente le scénario de jouissance dans le fantasme, avec le trajet de la pulsion qui, par le langage, a tracé sur son corps les lignes de la jouissance. Le sujet ne peut pas se dédouaner de sa jouissance sur l'Autre ».

Cela fait surgir un point de solitude, voire de désolation face à la constatation que ce à quoi il a été appendu comme une part de lui-même relève de la pulsion, et que rien d'autre que la puissance du langage ne le pousse. « C'est autant que son deuil dure de l'objet *a* auquel il l'a enfin réduit, que le

<sup>5</sup> Pierre Bruno, *Briques et tuiles*, n°1.

psychanalyste persiste à causer son désir, dit Lacan : plutôt maniaco-dépressivement<sup>6</sup>».

Il a un aperçu de la position qu'il aura à tenir s'il s'engage comme analyste : il va avoir à supporter la fonction de semblant d'objet *a*, qui va choir dans la cure au moment où le psychanalysant traversera son fantasme. Il va être laissé tombé.

L'effacement de la personne qui est requis pour un analyste ne relève pas d'une modestie particulière. Il s'agit qu'il sache être un rebut ; et que cela l'enthousiasme n'est pas un manifeste masochiste mais une condition *sine qua non* pour qu'il y ait de l'analyste selon Lacan.

Comment, à partir de la destitution subjective, le désir peut-il venir à l'analysant d'occuper la place de désêtre à quoi il a réduit son analyste ?

Sur cette question le séminaire *Briques et tuiles* me paraît ouvrir une piste, en dégageant la fonction de l'objet *a*, du père réel, et de la puissance du langage.

Pierre Bruno<sup>7</sup> indique qu'« il faut prendre en compte le décalage irréductible entre le réel de la jouissance et le symbolique du langage. Et c'est ainsi qu'il faut prendre l'équivoque : ce n'est pas un simple changement de sens à l'intérieur du langage ; il faut y entendre l'émergence énigmatique de la 'voix de personne' », car l'équivoque mise en valeur par l'analyste ne lui appartient pas. Il se laisse traverser par l'équivoque signifiante.

Le langage, précise-t-il, est le premier pas vers la destitution d'un sujet supposé savoir. Reste la voix, mais de qui ? ni de l'analyste, ni de l'analysant, qui sont tous deux traversés par l'équivoque. Il pose la question : la destitution subjective n'est-elle pas un moment de confrontation avec l'Autre en tant que Moins-UN, c'est à dire échappant transitoirement à la fiction que le langage est capable de signifier et de nommer les choses ? Car le langage existe, mais ne signifie pas. Quand un sujet émerge, il n'existe pas avant son émergence. Il surgit *ex nihilo*, même s'il est plongé dans un bain de langage.

<sup>6</sup> Jacques Lacan, « Proposition... », *op.cit.*

<sup>7</sup> Pierre Bruno, *Briques et tuiles* n°13.

Lors de la première Rencontre du Pari de Lacan à Paris, Pierre Bruno a avancé que l'analysant, après avoir fait chuter ses identifications et récusé la première identification, celle du père nommant, père réel, se trouve dans un vide qui produit des effets de dépersonnalisation passagers. Vide d'identification. Que reste-t-il au sujet, si ce n'est son mode de surgissement au monde et la singularité du langage qui lui est attendant ? C'est à dire, ce qu'il est comme sinthome ? C'est par l'identification à son symptôme qu'il se peut se faire être alors, « singulièrement et fort », dit Lacan<sup>8</sup>.

C'est ce que souligne Marie-Jean Sauret<sup>9</sup> : « La tâche de l'analyste est de rendre au sujet la responsabilité qu'il tient de son symptôme. C'est le symptôme qui permet non seulement de trouver la solution pour se loger dans le commun, mais de pouvoir compter sur quiconque. C'est la fonction des solidarités : retrouver l'avantage, en même temps que le devoir d'assistance que confère le symptôme 'pour la satisfaction de tous' (Lacan) ».

Peut-être peut-on considérer que ce qui est enthousiasmant dans le fait de savoir être un rebut, c'est qu'il est possible de participer de ce moment de liberté et de responsabilité où le sujet éprouve son être comme objection à l'ordre phallique. Rejoignant sans doute en cela les poètes et les créateurs ; il ne s'agit pas de dénier la valeur phallique des discours, mais d'objecter au menti du langage.



<sup>8</sup> Jacques Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », *Autres Écrits*, *op.cit.*, p. 261.

<sup>9</sup> Marie-Jean Sauret, *Briques et tuiles* n°12.

## Lettres au Pari

Yvette Guibert<sup>10</sup>

À Sigmund Freud  
120, rue de Courcelles  
Tél. carnot 28-79  
Paris XVIIe



28 février 1931

Mon cher Professeur

Je vais faire un nouveau livre qui fera suite à « mes mémoires » et qui aura pour titre : Mes lettres d'amour – ce que moi, j'appelle mes lettres d'amour, et qui viennent de ceux et celles qui assistent à mes concerts [...]

Quelle impression avez-vous ressenti en m'écouter ?

Dans mon prologue que je vous envoie, trouvez-vous, que je sois juste avec moi-même ? Ou suis-je dupe de moi-même ?

(...)

Yvette Guilbert

\* \* \* \* \*

Sigmund Freud<sup>11</sup>  
Vienne IX, Berggasse 19,

À Yvette Guibert

le 8 mars 1931

Chère amie,

Je voudrais bien être auprès de vous quand votre cher mari<sup>12</sup> vous traduira cette lettre car, à cause de mon mauvais état de santé, j'ai bien peu profité de votre dernier séjour à Vienne. J'ai été heureux d'apprendre que vous projetez d'écrire à nouveau quelque chose sur vous. Si je comprends bien, vous avez l'intention, cette fois-ci, d'expliquer le secret de vos réalisations et de votre succès, et vous vous dites que votre technique consiste à reléguer complètement à l'arrière-plan votre propre personnalité et à la remplacer par le personnage que vous représentez. Vous désirez maintenant que je vous dise si ce processus est plausible et s'il s'applique bien à vous.

Je voudrais m'y connaître mieux en votre art et je vous dirais alors certainement tout ce que je sais. Comme je ne suis pas très compétent, je vous prie de vous contenter des indications suivantes. À mon avis, ce que vous considérez comme le mécanisme psychologique de votre art a été affirmé très souvent, peut-être généralement. Mais l'idée de l'abandon de sa propre personnalité et son remplacement par une personnalité imaginaire ne m'a jamais complètement satisfait. Cela ne nous dit pas grand-chose, ne nous apprend pas comment on y arrive et surtout ne nous explique pas pourquoi telle personne réussit beaucoup mieux qu'une autre à réaliser ce à quoi prétendent tous les artistes. Je suppose plutôt qu'il doit

<sup>10</sup> Charuty, Giordana. « “Cher grand Professeur Freud”. Une correspondance entre Yvette Guilbert et Sigmund Freud », *L'Homme*, vol. 215-216, no. 3, 2015, pp. 81-102.

<sup>11</sup> Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard NRF, 1966, p.441.

<sup>12</sup> Dr Max Schiller, appelé Oncle Max dans le cercle d'amis. Voir la lettre du 26 mars 1931.



s'y ajouter un mécanisme contraire. La personnalité de l'artiste n'est pas éliminée, mais certains éléments, par exemple des prédispositions qui ne sont pas parvenues à se développer ou des motions de désir réprimées, sont utilisés pour composer le personnage choisi et parviennent ainsi à s'exprimer et à lui donner un caractère d'authenticité. C'est beaucoup moins simple que la « transparence » du propre moi que vous mettez en avant. Je serais naturellement très curieux de savoir si vous arrivez à déceler quelques traces de cet autre état de choses. En tout cas, il ne s'agit que d'une contribution pour résoudre le beau mystère suivant : pourquoi frémit-on en entendant *La Souïlarde* ou pourquoi répond-on « oui » avec tous ses sens à la question : « Dites-moi si je suis belle », mais on en sait si peu là-dessus. En cordial souvenir de tout ce que votre lettre a réveillé en moi et avec mes amicales pensées pour vous et pour l'oncle Max.

Votre Freud

\* \* \* \* \*

Yvette Guibert<sup>13</sup>

À Sigmund Freud

14 mars 1931

Mon cher grand ami,

Merci pour votre lettre. Non, je ne crois pas que ce qui sort de moi en scène soit le « surplus » supprimé et employé, car si la vie m'a fait connaître beaucoup de choses j'en ignore encore tellement ! Et pourtant je saurais les imaginer sans les avoir « ressenties ». Je pourrais être la Tzarine, le Tzar, saint François d'Assise si un texte m'est donné pour les exprimer, – j'en éprouverais le côté physique, par l'habitude de transporter du cerveau à ma chair, tout ce que j'ai à faire voir à mon public.

C'est par les yeux, qu'on apprend le plus de la vie des autres. Mon œil à moi, est mon grand révélateur. Je vois – je pense – je conclus – tout cela très vite. Mes connaissances sont celles de tous les êtres humains qui ont connu la pauvreté, l'amour, la maladie, et toutes les luttes pour vaincre ces 3 dangers. Je n'ai pas toutes les vertus, ni tous les vices humains, mais ma sensibilité, mon œil de peintre m'aident à tout deviner de ce que je ne connais pas – et à révéler tout ce que je connais. Je crois moi au contraire que c'est ce que nous n'avons pas encore été, qui nous facilite en art le moyen de le devenir, pour le public. Les artistes sont pleins d'électricité... L'atmosphère par exemple m'indique « physiquement » l'arrivée de la neige, de la pluie. Un visage m'indique sa sympathie pour moi, ou le contraire. Je sens très bien à l'approche d'un être s'il est sincèrement mon ami – ou simplement aimable... Mon âme (ce que je crois être mon âme) me pousse toujours à vouloir « être belle », c'est un orgueil ? Peut-être ! Mais je l'ai cultivé en moi, et j'essaie toujours d'arracher les cochonneries humaines et habituelles de « cette âme ». Je n'ai jamais eu de vices – J'ai eu des lâchetés, des faiblesses dont j'ai tant souffert que lorsque j'ai à les interpréter chez les autres, chez les héros de mes chansons j'en ressens une pitié mêlée d'un peu de mépris. Et c'est à moi que je pense quand j'exprime la douleur, de la cause et l'effet. Je suis souvent toute nue sur la scène, et je m'offre déshabillée de tous les mensonges. Nu mon cœur nue mon âme. Nu mon esprit. Nu mon tempérament. Nu mon caractère. Pétrie des péchés de l'univers, j'ajoute ceux des autres aux miens, je m'y adapte. Mais ils ne sont pas des « supprimés » ; non ! non ! Ils ne furent jamais miens ! Je deviens en scène ce que je veux devenir par une force de volonté cérébrale artistique et si j'arrive (dites-vous) à être Belle quand je chante : dites-moi si je suis belle – c'est que mon cerveau sait ce qui me manque pour l'être et je crée « l'illusion ».

(...)

À vous mon ami Freud toute mon amitié loyale et sûre.

Yvette Guilbert

---

<sup>13</sup> Charuty, Giordana. « “Cher grand Professeur Freud”. Une correspondance entre Yvette Guilbert et Sigmund Freud », *op.cit.*

\* \* \* \* \*

Sigmund Freud <sup>14</sup>  
Vienne IX, Berggasse 19

À Max Schiller

le 26 mars 1931

Cher Docteur,

Il est vraiment très intéressant pour moi de devoir défendre mes théories contre Mme Yvette et l'Oncle Max. J'aurais seulement voulu que ce ne fût pas par écrit malgré ma mauvaise élocution et mon ouïe qui baisse de plus en plus.

Et vraiment je n'ai nullement l'intention de me montrer accommodant sur beaucoup de points, si ce n'est en avouant que nous savons bien peu de chose. Un exemple : ces derniers jours, Charlie Chaplin était à Vienne et j'ai failli le voir, mais il faisait trop froid pour lui et il s'est hâté de repartir. C'est incontestablement un grand artiste ; bien sûr, il joue toujours un seul et même rôle, celui du garçon souffreteux, pauvre, sans défense, maladroit, mais pour qui finalement tout tourne bien. Or, pensez-vous que, pour jouer ce rôle, il lui faille oublier son propre moi ? Au contraire il ne représente jamais que lui-même, tel qu'il était dans sa pitoyable jeunesse. Il ne peut se débarrasser de ces impressions et, aujourd'hui encore, cherche un dédommagement pour les privations et les humiliations de cette époque. Son cas est, pour ainsi dire, particulièrement simple et transparent.

L'idée que les productions des artistes sont conditionnées de l'intérieur par les impressions de leur enfance, la destinée, les refoulements et les déceptions, a déjà contribué à éclairer bien des faits, et c'est pourquoi nous en faisons grand cas. Je me suis attaqué une fois à l'un des plus grands artistes dont on ne sait malheureusement que trop peu de chose, à Léonard de Vinci. J'ai pu du moins faire admettre comme vraisemblable que la Sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant, que vous pouvez aller voir au Louvre tous les jours, ne saurait être comprise que si l'on connaît les particularités de l'enfance de Léonard. Il est possible qu'il en aille de même pour d'autres choses.

Vous me ferez maintenant remarquer que Mme Yvette ne joue pas toujours le même rôle, qu'elle incarne avec la même maîtrise toutes sortes de personnages : des saints, des pécheurs, des coquettes, des femmes vertueuses, des criminelles et des ingénues. C'est vrai et cela témoigne d'un psychisme extraordinairement riche et d'une grande faculté d'adaptation. Mais je n'hésiterais pas à faire remonter tout ce répertoire aux expériences et aux conflits de ses années de jeunesse. Il serait tentant de continuer sur ce sujet, mais quelque chose me retient. Je sais que les analyses qu'on ne désire pas sont irritantes et je ne voudrais rien faire qui puisse troubler la cordiale sympathie de nos relations.

Avec mon souvenir amical pour vous et pour Mme Yvette.

Votre Freud

Bandeau du bulletin : œuvre originale de Lisen Bissi  
Maquette et mise en page  
Emmanuel Lehoux et Véronique Sidoit

---

<sup>14</sup> Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939, op.cit.*, p.442